

Le Poète

Wilfrid Lemoine

Number 9, Noël 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55298ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemoine, W. (1957). Le Poète. *Vie des Arts*, (9), 28–28.

Roland GIGUÈRE

Le Poète

par Wilfrid LEMOINE

et pour continuer à vivre
dans nos solitaires et silencieuses cellules
nous commençons d'inventer un monde
avec les formes et les couleurs
que nous lui avons rêvées.

Tels sont les vers que je graverais au frontispice de l'oeuvre poétique de Roland Giguère. Et ceci pour des raisons qui ne sont pas gratuites, pour des raisons que l'on retrouve à l'origine même de sa nécessité poétique.

En effet, on voit dans ses poèmes une source d'inspiration profonde qui rejoint l'essentiel de l'existence et se noue dans une psychologie créatrice de la solitude explorée, de l'amour nécessaire, du besoin de parole.

En arrière-plan, on sent toujours l'ombre de la difficulté de vivre, les limites vues mais non acceptées de l'être. Giguère serait facilement tombé en une sorte de pessimisme négatif si sa lucidité n'avait été enrichie d'un fort dynamisme d'expression. Ici, son insatisfaction trouva contrepoids. La difficulté de vivre n'engendre souvent que putréfaction d'âme, immobilité nocive. Chez Giguère, il y avait malgré tout désir de vivre. Il trouva donc sa méthode : l'exploration poétique de son malaise, et la poursuite de son dynamisme créateur. Son oeuvre n'est pas axée sur des procédés d'écriture, mais bien sur une méthode, tributaire de sa conscience personnelle et des troublantes réalités du monde. Ainsi, sa fidélité à cette méthode l'éloigne d'une participation réelle à tout mouvement littéraire bien défini parce qu'il n'a pas besoin de s'y appuyer pour avoir quelque chose à dire ou pour savoir comment le dire. Il trouve en lui-même les matériaux voulus.

On voit dans ses poèmes le sérieux et l'urgence d'un besoin de vivre. Son cheminement poétique pousse l'intérêt jusqu'au graphisme para-réel qui accompagne ses poèmes, jusqu'au désir de trouver une concordance plastique à ses vers, que ce soit dans le dessin, la gravure, la mise en page ou l'imprimerie. Ce côté artisanal de son activité (cette façon qu'il a de se tacher d'encre les doigts, de mettre en page les poèmes, de monter des collages, d'améliorer la technique d'impression) lui fait éviter un danger que nous ignorons trop souvent : celui de nous éloigner de la matière, du plomb, de la colle, de la terre. Il manie la matière comme un peintre pose les pâtes de couleur sur une toile. Cela se retrouve dans la richesse de ses images écrites.

Sa poésie devient re-création intégrale de matière et d'images. On y retrouve l'homme qui pense, l'artisan qui a les doigts agiles et le rêveur agissant, en pleine reconstruction du monde auquel il redonne les formes et les couleurs qui lui ouvrent la réalité dont il a besoin. Et cette réalité nouvelle a l'immense intérêt de n'être pas anarchique. Si le surréalisme des années '30 démolissait

les temples, il n'avait pas la possibilité de construire, tant sa révolte était totale et se tournait contre elle-même. Certes Giguère n'eut pas été le même sans le surréalisme de ses pères, mais comme ceux des révoltés de 1927 qui sont devenus poètes majeurs, il a repensé la révolte et une fois la liberté acquise, il a entrepris la construction du monde rêvé. Ses «images apprivoisées», publiées en 1953, posent un indéniable défi à l'ordre traditionnel dans le sens d'une reconstruction d'équivalence. Même dans cette difficile entreprise il demeure comme toujours un homme de sang et de chair et si «les arcs-en-ciel descendent sur terre... les cellules de l'amour se multiplient... le sang tour à tour devient plus clair et plus opaque.»

Ce qui n'enlève pas les tourments qu'engendre la lucidité. Mais dans l'angoisse même, si on y regarde de près, Giguère devient une sorte de moralisateur, car il fait de sa tourmente un dynamisme créateur aiguillé sur la vie. De là une richesse faite d'intelligence, de sensibilité, de sang-froid et de passion.

Si chaque poète a son mystère, celui de Giguère est d'être poète adulte dans une civilisation d'adolescents.

N.B. : les vers cités en exergue sont tirés du poème *Continuer à vivre* in *Les armes blanches* (éditions Erta, 1954).

Van Gogh

Ce que nous étions nus au soleil blanc
ce que nous étions lourds
de plomb et vaincus
et dans les champs les blés tordus
en gerbes de feu
le blanc de l'œil virait au rouge
au rouge criant dans le jaune sourd

tout pur et hurlant comme chien
notre passé debout sur le bûcher
toute ombre dissoute et le doute écrasé
la vie revenait à ses sources de miel
sève et sang renouvelés
dans un crépitement de l'œil
qui s'ouvrait sur un paysage purifié
lavé par le feu
par Van Gogh aux cheveux rouges
à l'oreille coupée
et à l'œil enflammé

une vie de tournesols commençait.